

Dix-neuvième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Sg 18, 6-9 ; Hb 11, 1-2. 8-19 ; Lc 12, 32-48

L'évangile que le diacre vient de proclamer offre un réel paradoxe. En cette période estivale où beaucoup de nos contemporains prennent un temps de repos mérité, la liturgie de l'Église propose une lecture expressive sur la veille, avec une invitation pressante à rester *en tenue de service*, à ne pas négliger son travail tel cet intendant *fidèle et sensé* donné en exemple par le Seigneur. Programme austère pour celui qui souhaiterait lever le pied quelque temps, après une dure année de labeur, surtout quand on est invité à veiller non seulement le jour, mais spécialement la nuit.

Et pourtant l'Église a raison d'insister : oui, il faut veiller, mais pas n'importe comment. Jésus explique qu'il faut veiller la nuit, jusqu'à trois heures du matin, la ceinture autour des reins et les lampes allumées. Les commentateurs sont unanimes pour relever ici un vocabulaire de coloration nettement pascal. De même que les Hébreux veillaient et attendaient dans la nuit de l'Égypte le secours de Dieu, ainsi les croyants sont appelés à veiller dans un environnement hostile, éclairés dans la nuit par l'aide de Dieu qu'ils sont sûrs de recevoir. Ce milieu hostile n'est pas obligatoirement le monde qui nous entoure, mais plutôt ce trésor intérieur malsain que nous portons éventuellement dans notre cœur. Dès lors, la veille à laquelle nous sommes invités est cette orientation vive du cœur, ouvert au Salut que le Christ nous apporte.

Cette veille peut se rapporter bien sûr à la fin des temps, à ce moment ultime où le Christ récapitulera tout en lui. Ce moment ne nous est pas connu d'avance et suppose une attente qui n'est pas sans danger. Comme le remarque si justement l'exégète François Bovon, « le manque peut être mobilisateur ou réducteur : l'absence aiguise le désir de l'être aimé ou provoque l'abandon ». Il n'est donc guère illusoire, le danger de tomber dans l'appesantissement, la torpeur ou – pire encore – l'oubli. Au lieu de veiller et d'attendre le secours divin, notre indifférence risque de laisser surgir en nous le voleur de tous nos biens, l'impénitence, la dureté de cœur et l'éloignement de Dieu, comme le manifeste de façon à la fois lamentable et dramatique l'image de l'intendant infidèle.

Notre veille du cœur peut prendre toutefois d'autres colorations. Sans se porter nécessairement aux temps eschatologiques, la veille signifie aussi l'attention aimante aux signes du Seigneur, nombreux et discrets, durant les jours de notre vie. Cette veille ne sera jamais finie, car il s'agit d'un travail de conversion qui vise la pureté d'un regard dégagé de tout retour sur soi dominateur ou captateur. La veille, ici, consiste à sentir bien, à sentir justement, à voir dans l'apparence sensible non pas ce qui peut combler le désir égoïste, mais la sagesse du Créateur qui s'y manifeste et qui

seule peut combler véritablement le désir de l'âme. Ce que Maxime le Confesseur appelait « la traversée des apparences » et que Grégoire de Nazianze appliquait si justement aux sacrements de l'Église car, disait-il, « c'est une illumination que de comprendre la puissance de ces mystères ».

Mais notre veille ne saura s'arrêter là. Tendue dans un profond désir vers la rencontre ultime du Christ, attentive chaque jour à saisir les signes divins par un regard purifié, la veille est encore le soin constant du cœur à cultiver une intimité toujours plus grande avec le Seigneur, à entrer dans un dialogue intérieur que Dieu seul suscite mais qu'il nous faut savoir accueillir... par une veille attentive. Comme l'explique saint Jean de la Croix, « l'âme prend alors plaisir à être seule, avec attention amoureuse à Dieu, sans considération particulière, en paix intérieure, quiétude et repos, sans actes ni exercices des puissances – mémoire, entendement et volonté –, mais seulement avec attention et connaissance amoureuse ».

Chers frères et sœurs, joie et labeur caractérisent dès lors la veille que doit être notre vie : labeur de la conversion de notre cœur, mais joie également d'expérimenter dès ici-bas la présence du Seigneur : c'est lui qui, « la ceinture autour des reins, nous fera prendre place à table et passera pour nous servir » (cf. Lc 12, 37).

Amen.